

WINNIPEG :
LE RÉVEIL AUTOCHTONE
P.72

COLOMBIE-BRITANNIQUE :
«LE JOUR OÙ J'AI DANSÉ AUTOUR
DU FEU SACRÉ» P.86

QUÉBEC :
LE TRAIN DE LA FIERTÉ
P.98

GUIDE PRATIQUE SUR
LES TRACES DE
NOTRE REPORTER P.107

CANADA

Voyage en terres indiennes

Dans le Grand Nord et les Prairies, de l'Atlantique au Pacifique, les premiers habitants du pays luttent pour redevenir maîtres de leurs territoires, de leurs langues, de leur destin. Nos journalistes sont allés à leur rencontre.

DOSSIER COORDONNÉ
PAR MATHILDE SALJOUGUI

Une aurore boréale illumine le village de Déljine (Territoires du Nord-Ouest). Ici vivent les Sahtus, de la tribu des Dénés, premier peuple à vivre dans ces régions arctiques.

QUÉBEC L'été indien flamboie dans le parc national de la Mauricie. A l'entrée sud du site, l'écomusée de Mokotakan célèbre les onze Premières Nations de la province.

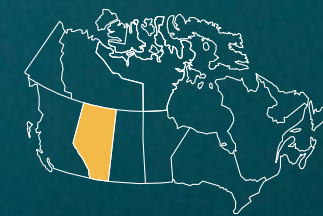




Florian Lecoux / Naturagency



NUNAVUT Sur la glace fragmentée, cet ours polaire se repose après la chasse. Depuis 1999, les Inuits assurent la gouvernance de ce royaume gelé, leur terre ancestrale.



ALBERTA Le panorama est vertigineux sur le Spray Lakes Reservoir, dans le pays de Kananaskis. C'est ici la terre des Premières Nations Stoneys et Blackfoot.



TERRITOIRES DU NORD-OUEST Omingmak, «le barbu» : c'est ainsi que les Inuits appellent le bœuf musqué, qui partage la toundra arctique avec eux et continue à leur procurer viande et laine.

COLOMBIE-BRITANNIQUE Sur ces plateaux bercés par le clapotis des rivières vivent quelque 3 000 Chilcotin, littéralement «peuple de la rivière ocre», qui ont donné son nom à la région.





WINNIPEG

LE RÉVEIL AUTOCHTONE

La capitale du Manitoba, plus grande ville indigène du pays, est le symbole de la fracture entre le Canada et ses premiers habitants. Mais la réconciliation, difficile, est engagée.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET MARK PETERSON (PHOTOS)

SON MUSÉE DIT LES VÉRITÉS QUI DÉRANGENT

JAIMIE ISAAC,
37 ANS

Son regard et son sens du happening font des merveilles. Depuis 2017, cette artiste, ojibwée par sa mère, anglaise par son père, est la curatrice du WAG, le musée des Beaux-Arts de Winnipeg (et l'un des plus importants du pays). Ses expos connaissent un grand écho et voyagent dans le Canada. Street-art et traditions s'y mêlent. «Pour celui qui regarde, autant que pour l'artiste, l'art sert à dire des vérités, même quand elles dérangent», rappelle-t-elle. Son combat : faire prendre conscience de la qualité des créateurs autochtones.

L'immense fresque s'étale dans le quartier historique de Winnipeg. Sur fond jaune, le visage géant d'une Amérindienne. La pommette haute, l'œil fendu, une plume d'aigle fichée dans sa tresse, la jeune femme semble naviguer entre la vie et la mort : son cou est masqué par un crâne humain aux orbites éclatées, alors qu'une main fantomatique couvre sa bouche, comme un bâillon. Peinte en 2017 par le graffeur Mike Valcourt, star de la scène artistique locale, l'œuvre s'intitule *Nibaa*. Dans la langue des Ojibwés, l'une des 630 Premières Nations du Canada, cela signifie «le long sommeil». Tout un symbole. Car, depuis un peu plus d'une décennie, la nation à la feuille d'érable semble sortir d'une longue nuit mortifère. Et le réveil, entre gueule de bois et amnésie, est douloureux. Le pays ouvre les yeux sur des siècles d'oppression infligée à sa communauté autochtone, soit 4,9 % de la population (1,6 million d'individus). Rassemblant les descendants des premiers habitants du continent, ceux qu'on appelle ici les Premières Nations, les Métis et les Inuits, et dont on spolia la majorité des terres, réclament les mêmes chances que n'importe quel citoyen. Pour eux, ce serait la fin d'un long cauchemar.

Au confluent des rivières Rouge et Assiniboine, Winnipeg (*win ni-pee*, «eaux boueuses», en cree) s'impose comme l'épicentre de cette nouvelle aube tant espérée. Avec 12 % d'autochtones, l'agglomération de 680 000 habitants est la plus grande ville indigène du Canada. Important nœud ferroviaire, la capitale du Manitoba fut, du milieu du XIX^e siècle jusqu'à

la crise de 1929, la cité la plus riche du pays. Aujourd'hui, ses quartiers nord comptent parmi les plus pauvres et les plus violents du Canada. Au point que la zone n'est même pas signalée sur le plan imprimé par l'office de tourisme de la ville, dont le centre historique reste par ailleurs une pépite architecturale [voir notre guide]. Au nord du pont métallique d'Arlington, North End, un monde en perdition que personne ne vient jamais visiter. Des pavillons décatés et des immeubles aux murs tagués, des commerces aux rideaux de fer baissés depuis belle lurette, des clochards et des toxicomanes errant comme des spectres... C'est là, sur Selkirk Avenue et dans les rues adjacentes, que s'entasse toute la misère autochtone de Winnipeg. Là aussi qu'à dix-huit heures pile, à raison de six soirs par semaine, James Favel, 50 ans, descendant de la Première Nation Peguis, donne rendez-vous à son armée de bénévoles. Ce dur à

PRÈS DE LA MOITIÉ DES PREMIÈRES NATIONS ET DES INUITS DU CANADA VIVENT SOUS LE SEUIL DE PAUVRETÉ

cuire, qui passa par la case prison dans sa jeunesse, a fondé il y a cinq ans le Bear Clan Patrol. Une patrouille vêtue de gilets jaunes, accoutrement fluorescent qui est ici regardé comme un signe d'autorité, l'ultime rempart avant le chaos. «Notre but, c'est d'apporter de l'espoir et d'en finir avec l'indifférence, martèle James Favel.



Cette passerelle jetée sur la rivière Rouge porte le nom de Louis Riel,

leader de la révolte métisse né à Winnipeg, en 1844.

Rendre le North End plus visible et plus fréquenté, c'est dire aux gangs et aux dealers qu'ils ne sont plus seuls dans le secteur.» Ainsi, chaque soir, été comme hiver, pendant trois heures, en petits groupes reliés par des radios, les troupes du «clan des ours» quadrillent les rues, ramassent les seringues usagées pour éviter que les enfants ne s'y piquent, distribuent de la nourriture et des kits de soins. Une manière de reprendre le territoire, là où même la police n'ose plus aller. Ce soir, alors que les premiers frimas de l'automne s'engouffrent dans les artères rectilignes, ils sont une trentaine : autochtones et non-autochtones, pères de famille, jeunes du coin, anciens zonards, mais aussi une vedette de la télé locale, un prof d'université, une infirmière, un couple de retraités venus des beaux quartiers. «Tout le monde est le bienvenu, les nantis comme les pauvres, rappelle James Favel. Là est notre grande fierté : nous avons fait renaître dans cette foutue ville la volonté commune de s'en sortir.» Et la formule fait école. Une quarantaine de patrouilles du même genre essaient dans les grandes agglomérations du pays. Les difficultés

de Winnipeg, bien qu'exacerbées, sont loin d'être une exception.

Dans un Canada qui affiche un taux de chômage à 6 %, les autochtones restent deux fois plus nombreux à être sans emploi, et ceux qui ont un travail sont souvent cantonnés aux bas salaires. Près de la moitié des Premières Nations et des Inuits vivent même sous le seuil de pauvreté. Avec des conséquences lourdes : un tiers des hommes et un quart des femmes souffriraient de problèmes d'alcool ou de drogue. Le taux d'incarcération est six fois plus élevé parmi les autochtones, population qui connaît également un nombre record de suicides, en particulier chez les jeunes, avec jusqu'à six fois plus de passages à l'acte chez les 15-24 ans. «Les études le disent, ces difficultés proviennent du traumatisme des pensionnats indiens», observe Dené Sinclair, 40 ans, en charge de la promotion du tourisme autochtone au Canada. Cette Ojibwée est bien placée pour connaître les maux des siens. D'autant que son père est le sénateur Murray Sinclair. Aujourd'hui septuagénaire, ce sage fut à 37 ans le premier juge autochtone de la province du Manitoba (le deuxième du pays). ●●●

REPÈRES

DU «GÉNOCIDE CULTUREL» À LA RÉCONCILIATION NATIONALE

1534 <

Jacques Cartier débarque à Gaspé et prend possession des terres au nom du roi de France François I^{er}. Début de la colonisation de territoires que des populations autochtones occupaient depuis environ 16 000 ans.

1608 <

Samuel de Champlain fonde Québec, capitale de La Nouvelle-France et première colonie permanente française en Amérique. Alliances avec les Micmacs, Abénaquis, Algonquins, Innus et Hurons pour le commerce des fourrures, très demandées en Europe.

1763 <

La France cède La Nouvelle-France à la Couronne britannique à l'issue de la guerre de Sept Ans. Pour mater la rébellion de Pontiac, premier grand soulèvement de tribus dans la région des Grands Lacs, les Anglais distribuent aux Amérindiens des couvertures infectées par le virus de la variole.

1831 <

Le premier «pensionnat indien» ouvre dans l'Ontario. Ces institutions, dirigées le plus souvent par l'Église, visent à «tuer l'Indien dans l'enfant». Le dernier fermera ses portes en... 1996 ! 150 000 Premières Nations, Inuits et Métis furent séparés de leurs familles et scolarisés dans ces pensionnats.

1869 <

La colonie de la rivière Rouge se révolte contre la confiscation de ses terres. Près de l'actuelle Winnipeg, Louis Riel mène la rébellion des Métis, issus d'unions entre des femmes crees ou ojibwées et des trappeurs français ou écossais. Le charismatique chef métis sera pendu pour trahison en 1885.

1871 <

Signature du traité numéro 1 entre le gouvernement canadien et des Premières Nations du sud du Manitoba. L'accord met en place la notion de «réserve», allouant terres et rentes en échange de territoires traditionnels. C'est le premier des onze «traités numérotés» conclus à travers le pays et toujours en vigueur, à être dénoncé par les autochtones.

>1876

Promulgation de la loi sur les Indiens. Objectif : assimiler les Premières Nations en interdisant notamment leurs pratiques religieuses, cérémonies traditionnelles, costumes, danses, langues, et en limitant leurs droits civiques.

>1960

La citoyenneté canadienne est enfin accordée aux autochtones. Ce qui leur permet de voter aux élections municipales, provinciales et fédérales.

>1990

L'armée canadienne met fin à la crise d'Oka, au Québec, après 78 jours d'affrontements entre Mohawks et autorités. Au cœur du conflit, l'agrandissement d'un terrain de golf et un projet immobilier sur des terres ancestrales, à proximité d'un ancien cimetière mohawk.

>1999

Avec la création du Nunavut, les Inuits redeviennent maîtres de leurs terres ancestrales. Un événement historique et un tournant politique.

>2008

Le Canada présente des excuses officielles aux autochtones pour les traitements subis dans les pensionnats indiens. Création de la commission Vérité et Réconciliation en vue, notamment, de dédommager les survivants.

>2015

La commission conclut à un «génocide culturel» et liste 94 recommandations. Le Premier ministre Justin Trudeau, tout juste élu, s'engage à les appliquer au plus vite.

>2019

La loi sur la reconnaissance et la mise en œuvre des droits des peuples autochtones est toujours en discussion. Ce texte promis pour 2018, et inspiré des recommandations de 2015, ne sera présenté au vote des parlementaires qu'après les élections fédérales d'octobre 2019. Très attendu, il doit remplacer la loi sur les Indiens, toujours en vigueur.



LE BEAR CLAN PATROL A SORTI LES QUARTIERS NORD DE L'INDIFFÉRENCE

**JAMES FAVEL,
50 ANS**

Une allure de justicier et les avant-bras qui vont avec. En 2014, James (au centre) a lancé ses patrouilles dans le North End, épicerie de la misère autochtone. «J'en avais marre de voir des pauvres marchant pieds nus en plein hiver et des toxicos dont personne ne s'occupait, alors que le Canada est l'un des pays les plus riches du monde», se souvient-il. Son combat a fait réagir. «On a commencé les tournées à douze, sans aucun moyen. Aujourd'hui, plus d'un millier de Winnipegois se relaient six soirs par semaine pour assurer une présence.»



RACONTER POUR NE JAMAIS OUBLIER

GERRY «GRAMMA» SHINGOOSE, 61 ANS

Cette grand-mère a déjà partagé son expérience des pensionnats indiens, dont l'objectif était l'acculturation des enfants, auprès de 20 000 jeunes. «C'est ma mission», dit-elle. Pour se donner confiance, elle tient en main une plume d'aigle, puis se lance : «En arrivant au pensionnat, à l'époque, je ne savais pas un mot d'anglais. On me battait dès que je parlais ma langue. Mon frère George, abusé sexuellement, est devenu alcoolique. Ma sœur aussi a sombré. Avant, nous étions une famille unie.»

●●● En 2009, c'est vers lui que le gouvernement fédéral se tourna pour sauver la commission Vérité et Réconciliation alors en plein naufrage après des soupçons sur son indépendance. Créée un an auparavant, cette entité juridique était chargée de faire la lumière sur l'épisode le plus sombre de l'histoire contemporaine du pays : ces pensionnats indiens dans lesquels furent envoyés au moins 150 000 enfants. En tout, 139 internats publics répartis sur le territoire et dirigés pour la plupart par l'Église (anglicane ou catholique) reçurent pour mission d'évangéliser et d'assimiler à la culture anglo-canadienne les gamins autochtones. Le premier établissement ouvrit en 1831, et le dernier en exercice ne ferma ses portes qu'en... 1996 ! «Nous étions arrachés à nos familles dès l'âge de 5 ans», témoigne Gerry Shingoose, 61 ans. Elle passa neuf années (de 1962 à 1971) avec son frère et sa sœur dans l'enfer du pensionnat de Muscoweguan, dans la province de la Saskatchewan. «On me giflait si souvent et tellement fort que j'en suis devenue presque sourde, raconte-t-elle d'une voix blanche. Je suis appareillée des deux oreilles.» Au moins 3 200 enfants perdirent la vie dans ces structures. Un bilan auquel s'ajouteraient environ 3 000 disparitions non élucidées, faute de sépultures répertoriées. Travaux forcés, manque de soins, privation de nourriture, sévices physiques et sexuels, les mauvais traitements étaient légion.

Pourtant, durant plus de cent cinquante ans, tout cela resta un tabou national. «Le juge Murray Sinclair voulait avant tout libérer la parole des 80 000 survivants, explique Dené Sinclair au sujet de son père. Aussi incroyable que cela puisse paraître, j'appartiens à la première génération qui entend

parler publiquement de cette tragédie.» En 2015, après sept ans de travaux, 300 communautés visitées et 7 000 auditions, la commission rendit son rapport. Un pavé de 382 pages concluant à un «génocide culturel» mené sciemment par les autorités. Pour faciliter la réconciliation, quatre-vingt-quatorze recommandations ont été édictées. En sept ans, déjà quatre milliards de dollars canadiens (2,7 milliards d'euros) ont été versés aux victimes. Les commémorations, les excuses publiques, notamment du Premier ministre Justin Trudeau, se sont multipliées. Et l'enseignement de cet épisode entre enfin dans les programmes scolaires. Aujourd-

JADIS INTERDIT, L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ANCESTRALES EST AUJOURD'HUI ENCOURAGÉ

d'hui, la société canadienne prend conscience qu'il est urgent de réparer les dégâts. Les médias ont augmenté leur couverture de la vie autochtone, et l'apprentissage des langues ancestrales est encouragé via des programmes publics et associatifs. Ces dernières années, dans chaque province, des centres culturels autochtones ont été inaugurés ou restaurés, et les expositions consacrées à l'art indien attirent les foules.

Mais beaucoup reste à faire. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rendre au 615 Academy Road, près des quartiers huppés de Winnipeg. Là, derrière un parking, l'un des quatre bâtiments d'un pensionnat indien est encore debout.

Murs de brique, fenêtres étroites, Perron propre, mais point de plaque commémorative, contrairement à ce que préconise la commission. Surtout, les lieux abritent dorénavant les bureaux de la protection de l'enfance. Triste ironie car ces services portent à l'échelle nationale la responsabilité d'un autre grand scandale baptisé «la rafle des années 1960». Jusqu'en 1980, au moins 20 000 nouveaux ou très jeunes enfants issus des Premières Nations, des Métis ou des Inuits furent enlevés à leurs familles par les travailleurs sociaux qui considéraient les parents inaptes à les élever, puis adoptés, dans la plus grande opacité, par des Blancs de la classe moyenne au Canada, aux États-Unis et en Nouvelle-Zélande. Beaucoup ne découvrirent leur réelle identité que des années plus tard. C'est ce qu'a vécu Inez Cook, 50 ans. Installée en Colombie-Britannique, cette restauratrice tient le Salmon n'Bannock, la seule table autochtone de la ville de Vancouver. «Une drôle de revanche sur la vie qu'on m'a volée, dit-elle entre rires et larmes. Ce n'est qu'en 2010 que je suis parvenue à retrouver mes origines : j'ai alors appris que j'étais une Nuxalk de Bella Coola, tribu de la côte Pacifique à laquelle on m'avait retirée à l'âge de 1 an. Comme toutes les victimes, je me sens trahie, et ce ne sont pas les quelques millions de dollars que nous allons obtenir en compensation qui nous consoleront.»

Autre sujet brûlant : savoir qui possède vraiment les terres indiennes du Canada. En témoigne la résistance accrue des autochtones à des projets qui menacent des sites occupés bien avant l'arrivée des Européens. Comme, par exemple, l'augmentation de la capacité du réseau d'oléoducs Trans-Mountain, reliant l'Alberta à ●●●



LE GRAND BRUN À LA CEINTURE FLÉCHÉE

MIGUEL VIELHAURE, 38 ANS

Descendant d'Ardéchois et d'Amérindiens, Miguel parle le mitchif, mélange de français et de crie. Et il est métis jusqu'au bout de la ceinture. Long lainage qu'on enroule autour de la taille, elle relie celui qui la porte au héros Louis Riel, qui mena la révolte des Métis à la fin du XIX^e siècle. Sur son site, Miguel vend des modèles sur mesure : chaque ligne fléchée du tissage raconte l'arbre généalogique d'une famille. Les ceintures plus classiques sont fabriquées par des femmes quechuas au Pérou.

ELLE RECHERCHE SA SŒUR DÉSESPÉRÉMENT

BERNADETTE SMITH, 44 ANS

Elue au parlement du Manitoba, la députée ne décolère pas depuis la disparition en 2008 de sa sœur Claudette Osborne, 21 ans, et l'inertie des pouvoirs publics qui suivit. «Comme pour des centaines d'autochtones depuis trente ans, rien n'est fait», enrage-t-elle. En 2014, le corps d'une adolescente émerge de la rivière Rouge. Elle lance alors Drag the Red, un groupe de bénévoles qui fouillent le cours d'eau. Résultat : sept corps retrouvés. Bernadette milite désormais pour que les familles soient bien informées des actions à mener en cas de disparition.





MONSIEUR CHANTE LE BLUES

LEONARD SUMNER, 34 ANS

Auteur, compositeur et interprète d'origine ojibwée, ce poète est l'une des nouvelles voix de la roots music autochtone, sorte de folk indienne. Il tourne dans le continent américain. «Mes chansons disent l'expérience d'être un Amérindien aujourd'hui, ce que signifie être un survivant, explique-t-il. On nous a assimilés de force. Il nous faut faire le chemin inverse, revenir à ce que nous sommes. C'est le seul moyen de freiner l'épidémie de suicides qui touche notre jeunesse.»



SON COMBAT POUR QU'ON N'OUBLIE PAS LES MÉTIS

**SHARON
PARENTEAU, 52 ANS**

Ses bureaux débordent de trésors du passé qui attestent de l'ancienneté des métissages au bord de la rivière Rouge. Alors, la directrice de l'institut Louis-Riel aime les montrer. Son rêve serait d'ouvrir un jour un musée à Winnipeg dédié à la culture des pionniers européens, surtout français ou écossais, qui firent souche ici, et dont elle est issue. «Nous, les Métis, sommes les grands oubliés du processus de réconciliation, affirme-t-elle. Nous aussi, nous voulons récupérer nos droits de chasse et de pêche sur les terres qu'on nous a prises.»



LES FRESQUES DE LA COLÈRE

**PEATR THOMAS,
41 ANS**

Un mur au fond d'une impasse. C'est là que se trouve sa dernière œuvre : un océan en furie où soudain la faune marine se venge de ce que l'homme lui fait subir. Cet artiste crée, qui fut charpentier, fait partie de la très dynamique scène *arty* de Winnipeg. Si son art est exposé dans les musées et les galeries, son terrain d'expression est la ville, sa rue et ses murs. «Mes grands-parents et mes parents sont allés dans les pensionnats indiens, dit-il. Alors je ne manque jamais d'inspiration.»

●●● la côte de la Colombie-Britannique via les Rocheuses, et destiné à tripler les exportations de pétrole canadien vers l'Asie. Une affaire par laquelle le Premier ministre Justin Trudeau, fervent soutien de ce projet censé apporter au moins vingt milliards de dollars canadiens (environ treize milliards d'euros) au pays, s'est mis à dos une majorité des autochtones mais aussi une grande part de la population de Vancouver, très sensibilisée aux questions écologiques. Car désormais, le discours des écologistes rejoint celui des autochtones traditionnellement proches de la nature. Et des mouvements comme Idle No More («Fini l'inaction !»), réclamant que les premiers habitants du pays puissent enfin être au centre des décisions qui les concernent, rassemblent doréna-

vant très largement dans la société canadienne et obtiennent des victoires en justice.

Dans de nombreuses provinces, les onze «traités numérotés» conclus entre 1871 et 1921 régissent encore un pan du droit foncier. Ces textes permirent aux colons de déloger légalement les premiers occupants, en échange de droits de chasse ou de pêche, ou encore contre une rente dérisoire.

Habiter une réserve : à la fois une chance et une malédiction

Dans le Manitoba, la population continue par exemple de vivre sous le régime du traité numéro 1. Ainsi, toute personne titulaire de la carte de statut d'Indien peut encore se présenter devant un agent de la Couronne britannique, le premier week-end de juillet, à l'occasion du Treaty Day, afin de

percevoir les trois dollars auxquels elle a droit chaque année en vertu de cet accord signé en 1871. «Paradoxalement, beaucoup de gens sont attachés à ce statut, analyse Dené Sinclair. Car il s'agit du seul sésame qui procure des avantages fiscaux ou des aides.» Pour près de la moitié des autochtones, il permet aussi de vivre dans l'une des 2 300 réserves du Canada. Une chance et une malédiction : les habitants n'y sont pas vraiment chez eux puisque le terrain appartient à la Couronne. Ils ne peuvent donc vendre leur propriété librement. Seul un transfert à un autre membre de sa tribu est possible. En dépit des mauvaises conditions de vie (153 réserves n'ont toujours pas d'eau potable), ces espaces demeurent les derniers bastions de la mémoire indigène. Les 70 langues autochtones ●●●

LA CUISINE POUR RETROUVER SES RACINES

**CHRISTA BRUNEAU-
GUNTHER, 41 ANS**

Pour la patronne du Feast Cafe Bistro, c'est un scandale : «Il n'y a quasi aucun ouvrage de recettes de cuisine Premières Nations !» Il y a trois ans, elle ouvrait le seul restaurant indigène de Winnipeg (dans le pays, il n'y en a pas plus de cinq ou six dans le même genre). «Ce vide dit la chape culturelle sous laquelle nous étions : les pensionnats indiens nous ont coupés de nos savoir-faire culinaires. Chez moi, je vois des gens fondre en larmes en mangeant quelque chose qui évoque leur petite enfance.»



●●● parlées au Canada (dont 40 par moins de 500 locuteurs) doivent beaucoup leur survie à ces regroupements et aux écoles installées dans les réserves.

Sur les bords de la rivière Rouge, Winnipeg n'a pas non plus perdu la mémoire et égrène les monuments commémoratifs. Comme cette modeste stèle blanche dressée près du cours d'eau à la mémoire des Indiennes assassinées ou enlevées. C'est là que Rhonda Head, 51 ans, célèbre mezzo-soprano autochtone, vient chanter chaque année lors d'une grande manifestation organisée par des associations. «Encore une histoire douloureuse que nous devons dépasser», observe-t-elle, la gorge serrée. A l'échelle nationale, il y aurait plus de 4 000 disparues. Rien que dans la capitale du Manitoba, 1 182 femmes se sont évaporées au cours des trente dernières années. Dans la plupart des cas, les corps n'ont pas été retrouvés, et les criminels courent toujours. Si bien que de nombreuses familles en sont encore à attendre le retour d'une mère, d'une sœur, d'une fille...

La mezzo-soprano a repris l'hymne national en cree

Une enquête nationale a bien été lancée en 2016, mais pour l'heure rien n'avance. Alors, Rhonda Head continue de chanter pour «que ces filles ne soient pas les grandes oubliées du travail de réconciliation qui s'est enfin engagé». «Et ce n'est pas facile, ajoute-t-elle, ma voix est parfois assaillie par la rage !» Dans le pays, la chanteuse à la voix d'ange et au regard d'aigle est connue pour avoir repris l'hymne national canadien dans sa langue, le cree. Un message de paix et d'unité autour d'un territoire à partager. Cet air, composé en 1880 par des descendants de colons, commence ainsi : «Ô Canada ! Terre de nos aïeux.» ■

Sébastien Desurmont

COLOMBIE-BRITANNIQUE

LE JOUR OÙ J'AI DANSÉ AUTOUR DU FEU SACRÉ

Cérémonies sacrées, rencontre avec les ours... Nos reporters ont partagé le quotidien des Kwakwaka'wakw, une tribu qui vit aux confins de l'Ouest canadien. Un voyage initiatique. **PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET IAN WILLMS (PHOTOS)**



Des chefs-d'œuvre : les totems funéraires d'Alert Bay, sur la petite île Cormorant, témoignent de l'art des sculpteurs namgis, un clan kwakwaka'wakw.



Sol en terre battue, feu qui crépite... La big house (maison commune) de la bourgade d'Alert Bay accueille toujours les cérémonies rituelles.

Ce périple débute par une étrange chanson entonnée en pleine mer, par un froid piquant qui ne justifie en rien que l'on se mette à chanter. En ce matin d'automne, au nord de l'île de Vancouver, quelque part dans le labyrinthe maritime de l'archipel de Broughton, notre hors-bord pneumatique vient de s'arrêter. Mike Willie, 44 ans, mon guide à travers cette contrée sauvage, se met à battre la mesure en tapant sur le bastingage, puis entame son chant... Une mélodie lente, un beau timbre grave qui donne la chair de poule. Des paroles, je ne comprends rien, mais un mot revient sans cesse : *Gila'kasla, gila'kasla, gila'kasla...* J'apprendrai plus tard qu'il signifie tout à la fois «bienvenue» et «merci» en kwak'wala, la langue du peuple Kwakwaka'wakw (prononcer [kwak waka wak]).

Derrière ce nom énigmatique se cache l'une des tribus les plus fières de l'Ouest canadien. Ils sont 3 600 à vivre dans les petits bourgs côtiers de Colombie-Britannique, et constituent l'une des 630 Premières Nations du pays. Comme toutes les autres, celle de Mike Willie a subi le rouleau compresseur de l'assimilation à la culture anglo-canadienne jusque dans les années 1980. Territoires confisqués. Dialectes et coutumes strictement encadrés. Les Kwakwaka'wakw (littéralement «ceux qui parlent le kwak'wala») voyaient disparaître leur mode de vie. Or leur esprit frondeur, leur unité jamais démentie, leur organisation en grandes familles aristocratiques qui forment autant de clans, mais surtout leur talent pour le chant, la poésie, la danse et la sculpture font d'eux un peuple à part, auquel depuis plus d'un siècle, les anthropologues, de Franz Boas à Claude Lévi-Strauss, se sont intéressés.

Gila'kasla, gila'kasla, gila'kasla... La litanie reprend de plus belle. Des minutes passent, et Mike sourit : «Mon chant a été entendu.» Son index pointe l'eau. Un aileron apparaît, déchirant la toile luisante du Pacifique. Une orque. Son corps en



forme de torpille tournoie près de notre esquif avant de disparaître dans les profondeurs pour mieux ressurgir de l'autre côté du bateau en un salto retourné qui dévoile un ventre blanc et noir. *Gila'kasla*, semble nous dire à son tour le mammifère marin. Le jeu de cache-cache dure un moment. Sous ses airs d'ours, Mike dissimule-t-il les pouvoirs d'un chaman ? Sa langue, mélange de syllabes syncopées, de consonnes gutturales, et dont il est l'un des 150 derniers locuteurs, est-elle aussi celle de la faune des abysses ? «Nous sommes de la même famille, commente-t-il. Les orques, les baleines à bosse, les saumons, mais aussi les aigles, les loups, les ours, tous sont nos frères.»

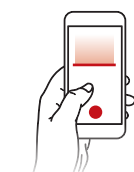
Après tout, pourquoi pas ? Depuis 16 000 ans, sa tribu partage avec eux les mêmes eaux glacées, les mêmes forêts. Et selon la tradition des Kwakwaka'wakw, Mike Willie et les siens descendent d'étranges animaux : oiseau-tonnerre, corbeau noir, grizzli à visage d'homme... «Notre mode de vie, proche de la nature, découle de ces mythes», poursuit Mike en redémarrant le moteur du bateau. Dans les années

1970, Claude Lévi-Strauss étudia, fasciné, ces récits fondateurs. «Mais nous ne voulons plus laisser la parole aux seuls anthropologues, à nous maintenant de dire qui nous sommes !» insiste-t-il avec ce calme olympien des gens qui savent où ils vont. Pour les siens, Mike s'appelle T'lalba'lisame', ce qui pourrait se traduire par «Baleine bondissante qui montre le chemin.» Telle est la mission qu'il s'est fixée : faire connaître la terre de ses ancêtres et dire l'identité des siens, notamment grâce à la petite entreprise de tourisme autochtone qu'il a lancée en 2013 [voir guide pratique].

Nous reprenons la navigation. Ça et là surgissent des îlots hérissés d'arbres. Cap au nord et nouvel arrêt en mer face à une grève sablonneuse où un couple d'ours déambule en compagnie de ses petits. La mère fourrage les buissons. Le mâle retourne des pierres à fleur d'eau.

«Il cherche des saumons, explique Mike. Un adulte doit engloutir 20 000 calories au quotidien avant l'hiver, or chaque poisson n'en fournit que 2000.» La petite famille de plantigrades vit sur une langue de terre déserte que les cartes nomment Turnour Island, du nom d'un officier de la Royal Navy qui y débarqua en 1864. Mais pour mon compagnon de route, l'endroit s'appellera toujours Kalugwis («la plage tordue»). Et l'île restera à jamais celle des guerriers Tlowitsis, un des dix-huit clans qui constituent la nation kwakwaka'wakw. A la fin du XIX^e siècle s'élevait ici leur village qui comptait une centaine d'habitants, lesquels furent forcés par les services fédéraux de s'installer dans des réserves au nord de l'île de Vancouver. Ils faisaient peur parce qu'ils prétendaient commander le flux et le reflux des marées et qu'ils s'adonnaient à de mystérieux rituels, dont le potlatch. Ce terme, issu de la langue chinook (autre tribu d'Amérique du Nord), signifie «donner». De grandes cérémonies, qui pouvaient rassembler un millier de convives, enfermés durant plusieurs jours dans une *big house*, une maison commune. Parés de masques sculptés, de coiffes et de capes exubérantes, ces Indiens célébraient les alliances, renouaient avec les ancêtres, transmettaient la mythologie aux jeunes. Le tout sur fond de chants et de danses autour du feu jusqu'à la transe. Ces pratiques terrifièrent les pionniers européens pétris de morale chrétienne, si bien qu'en 1884, les autorités interdirent le potlatch.

L'acte social le plus important des communautés de l'Ouest canadien, dont la codification remontait à plusieurs siècles, resta illégal jusqu'en 1951. Mais, en secret, des villages isolés continuèrent à «potlatcher», comme on dit ici. ●●



Découvrez notre vidéo en scannant cette page
Retrouvez le mode d'emploi p. 10

Illustrations : Sandrine Lucas



Jadis, les aïeux chantaient une complainte funéraire qui imitait à s'y tromper le râle ténébreux des lions de mer.



Les potlatchs (ici sur l'île Harbledown) ont failli disparaître. Les pionniers blancs avaient interdit ces cérémonies qui pouvaient réunir un millier de convives.

●●● les tribus aborigènes de Malaisie. Même pratique, même attachement à la terre. Un cousin de Mike, Thomas Moon, 37 ans, vit à Kingcome Inlet. Le gaillard n'a jamais quitté le coin, porte une machette accrochée à la poitrine et un couteau de Rambo ficelé sur la cuisse. Il vit, dit-il, «comme un grizzly parmi les grizzlis». De chasse, pêche et cueillette. J'obtiens de visiter avec lui l'ancienne *big house*, construite en planches de cèdre, vieille de plus d'un siècle, et dont l'entrée est interdite depuis des décennies tant la bâtisse est délabrée. Le village possède une salle toute neuve, qui reprend l'architecture rectangulaire classique, et c'est là désormais que se déroulent les cérémonies. «Cela coûtait trop cher de réparer cette ruine, explique Thomas en dégageant les toiles d'araignées qui quadrillent l'entrée. Nous y sommes pourtant très attachés, car c'est là que nos anciens fai-

saient les potlatchs clandestins, pendant la période où ils étaient interdits. Et l'hiver, toute la tribu y dormait pour se tenir au chaud.» Dans un clair-obscur de caverne, les poutres sont mangées par la mousse, et on distingue les restes de sublimes figures d'animaux sculptées sur les piliers. Un long tronc creux qui servait de percussion gît sur le sol. Au centre, la terre battue garde la trace des rotations séculaires autour du feu sacré. Je ferme les yeux pour imaginer les incantations, la musique, les danses, la fumée. Mais qu'attend donc le Canada pour restaurer ce témoignage exceptionnel du passé autochtone ? «Un projet était en discussion dans les années 1990, mais rien n'est venu», répond Thomas Moon. Le patrimoine architectural des Kwawaka'wakw est pourtant aujourd'hui l'un des plus beaux atouts touristiques de la région. «Les visiteurs viennent autant pour l'observa-

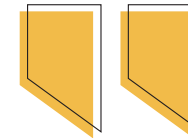
tion de la nature que pour découvrir notre culture», confirme Mike.

Parmi ces bijoux culturels, Alert Bay, sur la petite île Cormorant, au sud de Kingcome Inlet. Le territoire des fameux sculpteurs namgis [lire encadré], un clan kwawaka'wakw. En débarquant du ferry, on tombe sur un vieux cimetière indien à côté duquel se dresse une incroyable forêt de totems funéraires, dont le plus ancien a plus d'un siècle. C'est Kody Nelson, 44 ans, qui me fait découvrir le coin. Il veut m'apprendre à «faire le saumon». Il organise un potlatch dans quelques semaines, et pour cet événement qui ne revient dans une famille que deux à trois fois par génération, il faut justement préparer des conserves de saumon sauvage afin de nourrir les invités. Combien de bocaux ? «Au moins 500, me répond-il. Il y aura un millier de convives.» Me voici donc armé d'un couteau, étêtant et éviscérant le poisson à chair rose. Après moi, d'autres mains plus expertes se chargent de l'alléger de son arête centrale, de le faire cuire au feu de bois et de le mettre en conserve. L'opération nous mobilise toute la journée, entrecoupée de rasades de bière tiède censée nous donner du cœur à l'ouvrage.

Le soir, pour me remercier, Kody m'invite à dîner chez lui, un modeste plain-pied. Au menu ? Du saumon ! On saisit du bout des doigts la chair grasse à peine grillée, une feuille de salade, des lamelles d'oignon blanc, et on trempe l'ensemble dans une huile de poisson jaunâtre qui laisse une haleine de cachalot. La famille mange en silence. Sauf le benjamin, Ernest Alfred, 37 ans, un homme au corps frêle, tout en nerf. Enseignant, activiste et chef héréditaire des Namgis. Il n'a pas touché son poisson. Regard courroucé sous des lunettes d'intellectuel et débit de mitraillette, il raconte ce que les journaux ont qualifié de «bataille du saumon sauvage». Durant 284 jours, entre août 2017 et mai 2018, il a occupé en signe de protestation une ferme d'élevage industrielle située non loin d'ici, à Swanson Island. Relayé par les médias, ●●●



MACHETTE ACCROCHÉE À LA POITRINE, COUTEAU DE RAMBO FICELÉ SUR LA CUISSE, THOMAS VIT COMME UN GRIZZLI PARMI LES GRIZZLIS



●●● Parmi ceux-ci, Kingcome Inlet, une centaine d'habitants et pas une route pour s'y rendre. De décembre à mars, quand la région est prise dans les glaces, ce bastion planqué dans un méandre de la côte continentale vit coupé du monde. Le reste du temps, l'accès se fait par la mer. Cinq longues heures de navigation solitaire. En débarquant, je découvre un patelin désœuvré. Trois groupes électrogènes pour l'électricité, des chiens hirsutes claudiquant dans la boue, des maisons rafistolées et cette sensation que chaque visage croisé attend quelqu'un qui n'arrive jamais... C'est ici que Mike Willie a passé son enfance. «Niveau économie, c'est le néant ! dit-il. A part pour tenter d'implanter des grandes firmes forestières qui ratiboiseraient les arbres centenaires, ce que nous avons toujours refusé, l'Etat canadien s'en fiche !» Mike, lui, voudrait pouvoir faire venir des touristes dès l'été prochain pour les emmener faire des treks. L'une de ses cousines a déjà préparé une chambre d'hôtes. Et lui-même vient d'acheter un moteur pour équiper une barcasse qui remontera le cours du fjord jusqu'au cœur de la grande forêt pluviale. «Cela dynamiserait un peu le village sans abîmer l'environnement ni nos traditions», estime-t-il.

Nous marchons jusqu'à une immense cascade. Mike souhaite me montrer un lieu qui lui est cher. Autour, tout n'est qu'entrelacs de végétation. Mike s'y enfonce. Je le suis en me griffant dans les ronciers. «C'est ici», dit-il les yeux humides. Il n'y a rien, si ce n'est le gazouillis des oiseaux. C'est pourtant là, au pied d'un arbre, qu'il a procédé à l'une des traditions les plus importantes de son peuple : l'ensevelissement du placenta, celui de sa première fille, aujourd'hui âgée de 12 ans. La poche utérine est, pour les Kwawaka'wakw, le lien d'un homme à ses racines. Après la naissance, elle est congelée, puis enfouie sur le territoire de la tribu. Troublé, je repense soudain à d'autres voyages, chez les Maoris en Nouvelle-Zélande, les Polynésiens ou encore



1 2



3 4



3 4



LA VOIX DES MASQUES

OBJETS CÉRÉMONIELS, ILS NOUS RACONTENT LES LÉGENDES

Attributs des danseurs, ces pièces rares sont exposées au centre culturel d'Alert Bay, sur l'île Cormorant. Elles furent confisquées par la police en 1922 lors d'un potlatch (cérémonie) clandestin. Finesse d'exécution, expressivité, couleurs, ces chefs-d'œuvre kwakwaka'wakw fascinèrent des anthropologues comme Franz Boas, qui enquêta au sein de la tribu au début du XX^e siècle, ainsi que Claude Lévi-Strauss dans les années 1970. Des masques de ce type sont encore portés aujourd'hui lors des fêtes traditionnelles.



5



6

1. LE SOLEIL. C'est l'ancêtre fondateur de plusieurs clans kwakwaka'wakw. Le danseur qui l'incarne revêt une cape incrustée de nacre pour faire miroiter la lumière.

2. L'OISEAU DUVETUX SURNATUREL. Il devient humain en se délestant de son épais duvet blanc. Symbolisé par un danseur portant une grande couverture qu'il ôte.

3. L'HOMME CHTHONIEN. (Du grec ancien *chthon*, la terre). Sauvage sorti de terre, il vit en forêt. Le masque s'accompagne d'un costume de poils et de branches. Le danseur se cache le visage, par crainte des hommes.

4. L'ESPRIT DE L'ANCÊTRE. Cette sorte de notaire mystique valide les héritages. Celui qui le porte lors des cérémonies parcourt l'aire de danse d'un pas lent et lourd.

5. L'OURS-GRIZZLI À GRIFFES. Les danseurs incarnant ce gardien de l'ordre appartiennent à des confréries prestigieuses. Ils portent peau de bête et collier de cèdre.

6. L'ÉPAULARD. L'orque est surnommée «tribu côte à côte» car elle se déplace en groupe. Symbole d'unité, ce masque est composé de 18 pièces articulées par des poulies.



La jeune Rose O'Brien, 10 mois, va recevoir son «nom caché». Une forme de baptême à l'issue duquel elle s'appellera aussi Ni'noxsola, «celle qui est sage».



Sauvée par des anciens, la langue kwak'wala, dont il ne reste que 150 locuteurs, est désormais enseignée aux enfants, comme ici, à Port Hardy.

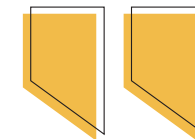
●●● ce *sitting* interminable, qu'il a fait en compagnie de sa chienne Lucy, a mis en lumière une situation catastrophique. «Il y a trente ans, des firmes piscicoles norvégiennes ont obtenu du gouvernement canadien une centaine de concessions dans les eaux qui baignent notre territoire, sans qu'on nous demande notre avis, raconte-t-il. Aujourd'hui, les études, telles celles menées depuis la fin des années 1990 par la biologiste canadienne Alexandra Morton, montrent que cet élevage intensif tue notre environnement. A commencer par les saumons sauvages, qui souffrent de malformations et de maladies. Or, ils sont un pilier de la biodiversité, parce qu'ils remontent les rivières jusqu'à l'intérieur des terres, permettant de nourrir les ours.» En cause, la surpopulation des enclos d'élevage, des antibiotiques à haute dose, mais surtout le croisement des spécimens locaux avec des congénères importés de l'Atlantique, à la croissance plus rapide. «Les saumons sauvages du Pacifique sont comme nous, les premiers hommes de l'Ouest canadien : ils barbotaient peinaris dans les mêmes eaux depuis des millénaires, et soudain les voici menacés par des colons venus d'un autre océan», fait remarquer Kody.

Retour sur la grande île de Vancouver. Au volant de son 4x4, Mike Willie promet «une dernière journée inoubliable». Nous roulons à travers la forêt jusqu'à Campbell River, bourg sans charme de 35 000 habitants. Mike revêt une grande cape, se coiffe d'un chapeau d'où pendent des pattes blanches d'hermine. Nous entrons dans un hangar. A l'intérieur, le sol est en terre battue. De hauts totems montent la garde. Le feu crépite déjà au centre de cette *big house*. Et il y a foule dans les gradins ! Quelqu'un m'attache un bandeau rouge sur le front, puis trace deux marques de guerrier à la peinture ocre sur mes joues. Je suis des leurs. Paré pour assister à une authentique cérémonie. Un privilège rare qui ne s'obtient que sur invitation d'un membre de la tribu.

En ce samedi, il ne s'agit pas d'un potlatch mais d'une célébration en l'honneur de la jeune Rose O'Brien, 10 mois. Elle va recevoir son «nom caché». A l'issue d'une sorte de baptême, elle s'appellera aussi Ni'noxsola, «celle qui est sage». Onze chefs de clan ont fait le déplacement. Les percussions et les chants emplissent la salle. La mère, trentenaire au visage de madone, longue cape brodée sur les épaules, porte son bébé à bout de bras. Elle virevolte autour du feu en l'exhibant devant l'assemblée. Mike Willie, un des membres les plus respectés de la tribu, est le maître de cérémonie. C'est à lui que revient la charge de couper quelques mèches de cheveux de l'enfant et de les brûler dans le creux d'une coquille d'ormeau. Puis les grands-mères nouent de fines cordelettes rouges sur les bras et les jambes de la petite fille, symbole des liens qui l'unissent désormais à la tribu. Après quoi, la liesse peut commencer. Entrecoupées de prières chantées, les danses et les processions se succèdent des heures durant. Tel un banc de saumons sauvages, les participants avancent en rangs serrés, ils tourbillonnent autour du brasier, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre – l'inverse porterait malheur. Soudain, on me prend par la main pour me faire entrer dans la ronde et je me laisse emporter. Les flammes chauffent le visage, la fumée pique les yeux. Les tempes dégoulinantes, je tourne, tourne et tourne encore, enivré par les voix, les grelots des costumes brodés de nacre et de cuivre, le tumulte des percussions. Ma bouche se met même à chanter. A l'unisson de ceux qui m'entourent, je m'entends baragouiner quelque chose qui sonne comme un remerciement : *Gila'kasla, gila'kasla, gila'kasla...* ■



LES GRANDS-MÈRES NOUENT DE FINES CORDELETTES SUR LES BRAS DE LA FILLETTE, SYMBOLE DES LIENS QUI L'UNISSENT À LA TRIBU



Sébastien Desurmont



QUÉBEC

LE TRAIN DE LA FIERTÉ

C'est la première ligne ferroviaire d'Amérique du Nord exploitée par des autochtones. Et un axe vital pour les Innus et Naskapis. Nos reporters ont embarqué à bord du Tshiuéтин.

PAR AGNÈS GRUDA (TEXTE) ET CHLOË ELLINGSON (PHOTOS)

Été comme hiver, le Tshiuéтин relie les villes de Sept-Îles, sur le Saint-Laurent, et de Schefferville, une bourgade née de la ruée vers le fer dans les années 1950, à 600 km au nord. Il marque ses arrêts à la demande des voyageurs... au milieu de nulle part, dans la forêt boréale. Pas de gares ni de villages sur son parcours, simplement des cabanons de chasse isolés.



Le convoi de wagons bleus ornés de dessins de caribous et de saumons sauvages s'éloigne du hangar exigü qui sert de gare. En ce lundi d'octobre brumeux, le Tshiuëtin (prononcer «tchiou-è-tine») quitte Sept-Iles, sur la rive nord du golfe du Saint-Laurent, au Québec, et s'enfonce vers le nord. Destination finale : la bourgade de Schefferville, née dans les années 1950 avec l'exploitation des riches gisements de fer dont regorge la région. Pas de risque que la vitesse ne chasse le paysage, le train roule à soixante-cinq kilomètres à l'heure au maximum. Autour, sur des centaines de kilomètres, la taïga. Des mélèzes qui commencent à perdre leurs aiguilles jaunies. Des épicéas qui projettent leurs troncs sombres vers le ciel. Et des plaques de lichen turquoise qui tapissent le sol. Hormis quelques ouvriers en route vers une mine de fer, presque tous les passagers, ainsi que le responsable du service à bord et les bagagistes sont des autochtones. Des Innus (francophones) et des Naskapis (anglophones) – les communautés amérindiennes qui peuplent majoritairement la région et qui

font partie des onze nations autochtones du Québec. Depuis 2005, cette ligne est exploitée intégralement par des autochtones. Une première en Amérique du Nord. Le succès, personne n'avait osé l'espérer, pas même les artisans du projet, dans ce pays où les Amérindiens font partie des populations les plus défavorisées. Avec ses quatorze wagon

VITESSE : 65 KM/H. AUTOUR, LA TAÏGA FAIT SON SHOW : MÉLÈZES D'OR ET LICHEN TURQUOISE

pouvant embarquer 300 passagers, ce train est aussi le seul moyen de transport terrestre pour les habitants de la région. Le Tshiuëtin, mot innu qui signifie «vent du nord», fait comme son nom l'indique : depuis Sept-Iles, il fonce plein nord pendant une douzaine d'heures à travers 600 kilomètres de forêt boréale. Grâce à lui, les 2 000 habitants de Schefferville, le terminus, peuvent accéder, à Sept-Iles, aux biens et

services introuvables chez eux, dans le Nord québécois : des médecins spécialisés, des facultés ou encore des réparateurs de Smartphone. Sans lui, il n'y aurait d'autre choix que de voyager par avion à des tarifs faramineux – jusqu'à 800 euros pour un aller-retour entre les petits aéroports des deux municipalités.

De temps en temps, le Tshiuëtin ralentit. Des passagers remballent leurs provisions, rattachent leurs parkas et descendent... au milieu de nulle part. Il n'y a pas de gares sur ce trajet. Pas de villages et pas de routes non plus. Seules des bornes marquent la distance parcourue depuis Sept-Iles. Dans le train, la conversation s'amorce d'ailleurs souvent autour de ces destinations chiffrées, calculées en miles.

– Où allez-vous ?
– Au 131, et vous ?

Le mile 18 marque la limite de la portée du réseau téléphonique, alors certains passagers se dépêchent de parler à leurs proches avant de perdre la connexion. Au mile 28, la rivière Moisie, célèbre pour ses saumons, bifurque vers l'ouest et le rail longe un autre cours d'eau, la rivière Nipissis. Au 69, une chute dévale une paroi rocailleuse. Alexandre Pinette, Innu retraité des mines, va quant

à lui rejoindre son camp de chasse au mile 252. «Quand j'étais petit, il n'y avait pas d'autre voie que la rivière Moisie, qu'on descendait en canot, se rappelle-t-il, nostalgique. C'est au mile 31 que mon père m'a montré comment attraper un saumon avec un harpon, et au 36 que j'ai appris à pêcher à vivre dans une lance.» David Pinette (un patronyme courant ici), la cinquantaine, voyage avec ses petites-filles de 2 et 4 ans. Elles vont retrouver leur arrière-grand-père Maurice au mile 252, elles aussi. A 68 ans, l'homme s'entête à vivre dans un camp de chasse isolé – une cabane en bois –, malgré sa santé chancelante.

Sue, pompiste à Sept-Iles, rêve de vivre dans les bois

Dès que les portes du train s'ouvrent, les fillettes sautent dans les bras de l'aïeul, qui attendait, seul, le long de la voie ferrée, tout près d'un lac. Puis le petit groupe se dirige vers une embarcation qui l'amènera au camp, de l'autre côté. Quelques minutes d'arrêt, et le Tshiuëtin reprend sa route en se déhanchant sur les rails. Parfois, il s'immobilise sur une voie parallèle pour laisser passer un convoi de minerai venu du Labrador, en cours d'acheminement vers le port de Sept-Iles.

La nuit est tombée depuis longtemps quand le train atteint le mile 328, où un pont ferroviaire l'entraîne sur le dos du barrage électrique Menihék, dont les vannes libèrent des torrents d'eau tourbillonnante. Certains passagers sont assoupis sous des couvertures qu'ils ont accrochées telles des tentes au-dessus des bancs en similicuir rouge ou bleu. D'autres profitent du moindre prétexte pour engager la conversation, entre un café et un sandwich ou une morue au gratin précuisinée, achetée au wagon-restaurant. Serge Jourdain, un Innu de 55 ans employé dans le fret ferroviaire, habite la réserve de Matimekush, qui forme un quartier enclavé dans Schefferville. Il va tous les deux ou trois mois à Sept-Iles faire le plein : cette fois, il rapporte quinze boîtes hautes comme des malles remplies de fromages, charcuteries, et autres produits introuvables ou hors de prix dans sa ville nordique. Il y en a pour l'équivalent de 1 700 euros ! Avec lui, sa petite-fille Sue, 23 ans, regard froncé. Elle travaille comme pompiste à Sept-Iles. Mais son rêve, c'est de vivre dans les bois. «J'ai moins peur en forêt qu'en ville, les animaux sont moins dangereux que les humains», décrète-

Ce jour-là, hormis quelques ouvriers en route vers une mine de fer et un groupe d'étudiants en architecture de Québec, partis observer l'habitat du nord de la province, les passagers, le responsable du service à bord et les bagagistes étaient des autochtones : Innus (francophones) et Naskapis (anglophones).

t-elle. Sue espère profiter du séjour à Schefferville pour trapper le lièvre avec son grand-père. Quelques wagons plus loin, Elizabeth Guanish renvient dans son village naskapi de Kawawachikamach, les valises remplies de vêtements pour sa famille. A 58 ans, elle compte treize petits-enfants et est déjà six fois arrière-grand-mère. Une situation qui n'a rien d'inhabituel ici.

Il est plus de minuit. Le train arrive enfin à Schefferville sous une neige fine. La gare, un bâtiment de tôle bleue dont la salle d'attente compte une quinzaine de sièges, est fermée, et l'unique taxi de la ville est introuvable. Mais on peut compter sur la générosité des autres passagers pour se faire déposer dans l'un des deux hôtels du bourg. L'un, l'Innutel, est géré par la communauté autochtone. L'autre – le Guest House, célèbre pour avoir vu mourir d'une crise cardiaque l'ex-Premier ministre québécois Maurice Duplessis, en 1959 – appartient à Gilles Porlier, un homme d'affaires blanc. Celui que l'on surnomme ici «Scheffer Gilles» a racheté la plupart des commerces il y a une trentaine d'années. Schefferville était sortie de terre avec l'arrivée des projets miniers des années 1950, dans un ●●●





●●● paysage lunaire de collines rougies par la terre ferrugineuse. La perspective d'emplois lucratifs y avait attiré des milliers de travailleurs blancs venant du sud du pays, mais aussi des Innus de Sept-Iles et des Naskapis descendus du Grand Nord en suivant les troupeaux de caribous, puis sédentarisés dans la région en 1957. A son apogée, la ville comptait plus de 5 000 habitants et un centre bouillonnant de vie. Sa salle de spectacles, le Roxy, vit défiler de grands noms, dont Charles Aznavour. Mais, en 1982, alors que l'industrie du fer piquait du nez, Iron Ore Canada (IOC) ferma la mine, plongeant la communauté dans la stupeur. En 1989, l'église, l'hôpital, des dizaines de maisons et le fameux Roxy furent rasés. Gilles Porlier acquit alors pour une bouchée de pain les dernières propriétés de la ville à l'agonie. Trois décennies plus tard, en 2016, avec la remontée du prix du fer, la compagnie New Millennium Iron, détenue en majorité par le géant indien Tata Steel, a repris l'exploitation du minerai, donnant un nouvel élan à Schefferville. Aujourd'hui, en plus du Guest House, Gilles Porlier possède une épicerie, une quincaillerie et le café Bla Bla, lieu de rencontre du Tout-Schefferville et des travailleurs de passage. C'est aussi lui qui gère le bureau de

poste, l'unique taxi, la compagnie de location de voitures, les pompes funèbres et le service d'ambulance, dans cette ville désormais privée d'hôpital. «J'ai vingt-cinq propriétés et plus de 500 employés», explique-t-il fièrement. Dans son café, le service est assuré par un personnel à 100 % blanc. Gilles Porlier affirme sans retenue qu'il évite d'employer des autochtones. Pas assez fiables, selon lui...

LE TEMPS OÙ LE CHEF DE TRAIN PLAÇAIT LES GENS EN FONCTION DE LA COULEUR DE LEUR PEAU EST RÉVOLU

La région abrite aujourd'hui environ 200 Blancs et 1 800 autochtones. Et ces derniers espèrent bien grignoter un peu du monopole de fait mis en place par Gilles Porlier. En témoignent l'hôtel Innutel, inauguré en 2014, le restaurant Chez Rita, et le «dépanneur» – petit commerce d'alimentation où les travailleurs de passage peuvent acheter un plat de lasagnes ou une «tourtière» maison, tarte à base de viande

hachée –, tous les trois lancés et gérés par la communauté innue. L'histoire du Tshiuéтин s'inscrit dans cette relance de l'économie autochtone. Exploité autrefois par une filiale de IOC, le service ferroviaire fut cédé en 2005 pour la somme d'un dollar canadien à trois communautés autochtones : les Innus des réserves de Mani-Utenam (à Sept-Iles) et de Matimekush (à Schefferville) et les Naskapis du village voisin de Kawawachikamach. Quand la proposition de prendre possession du train s'est présentée, les Innus ont hésité. «A l'époque, on n'était pas qualifiés pour gérer une aussi grosse entreprise, se rappelle Alexandre McKenzie, 78 ans, ancien chef du Conseil de bande (élus gouvernant la communauté) de Matimekush et aujourd'hui président des Services ferroviaires Tshiuéтин. On n'avait pas d'équipage, on partait de zéro.» Aujourd'hui, l'entreprise emploie une centaine de personnes, en majorité des Innus et des Naskapis, et transporte 15 000 passagers par an. «En tant qu'Innus, cela nous donne de la fierté, confie Alexandre McKenzie. Ecrivez ce mot : fierté», insiste-t-il.

Ce terme revient aussi dans la bouche de Yan Fortin-Veillette, chef de train à bord du Tshiuéтин. Ce métis trentenaire, élevé par une mère qui a mis des années

avant de lui avouer ses origines atikamekw (autre peuple autochtone du Québec), a dû se défaire de ce qu'il appelle «la culture de la honte». «Le train permet de montrer de quoi les autochtones sont capables», dit-il. Pour les plus anciens passagers, la fierté, c'est aussi de ne plus être traités comme des voyageurs de seconde classe. Serge Jourdain, l'employé de fret ferroviaire, se souvient de l'époque où une ségrégation sournoise séparait dans les wagons les usagers autochtones des blancs. La règle n'était écrite nulle part. Mais le chef de train plaçait les gens en fonction de la couleur de leur peau. «C'était humiliant, confie-t-il. Mais avec le Tshiuéтин, ce temps est révolu.»

Objectif : chasse, pêche et Internet haut débit

Pour autant, la situation des autochtones de la région demeure délicate. Notamment pour les Innus. Accumulant déficits budgétaires et accusations de népotisme, le Conseil de bande de Matimekush, élu par la population mais financé par l'Etat canadien, se trouve aujourd'hui sous semi-tutelle gouvernementale. «Nous sommes complètement bloqués, déplore Tshani Ambroise, 44 ans, le chef du Conseil de bande. Quand on a un projet, on n'est pas sûrs de pouvoir le

financer.» Il voudrait, par exemple, offrir plus d'activités aux jeunes qui, à part une patinoire intérieure en voie de rénovation et un terrain de base-ball, n'ont pas grand lieu où se rassembler. Une impuissance perceptible dans les rues de Schefferville, crevassées par des nids-de-poule. Et tout un contraste avec le village naskapi de Kawawachikamach, que l'on rejoint en roulant pendant une douzaine de kilomètres entre les collines rouges piquées de conifères. Ici, un bâtiment ultramoderne pour la clinique flamboyante neuve. Là-bas, la future crèche, la nouvelle patinoire intérieure, la piscine... Contrairement aux Innus, cette communauté autochtone a signé en 1978 une entente avec les gouvernements du Québec et du Canada, cédant les droits de propriété de ses terres ancestrales en échange d'une compensation financière équivalant à six millions d'euros. «Ces fonds ont eu un effet start-up, qui nous a permis de construire notre propre village», résume Curtis Tootoosis, directeur général au sein du Conseil de bande de la nation naskapie de Kawawachikamach. Même s'ils continuent à pratiquer leurs activités traditionnelles de pêche et de chasse, les Naskapis ont les deux pieds dans le monde contemporain. Ils sont propriétaires majoritaires d'une

Médecins spécialisés, facultés, réparateurs de Smartphone... Pour 100 euros l'aller-retour, le Tshiuéтин permet aux habitants du Nord québécois d'accéder, à Sept-Iles, à des biens et services introuvables chez eux. Sans lui, il faudrait déboursier jusqu'à 800 € pour faire le trajet en avion.

entreprise censée brancher cette année la région sur l'Internet haut débit. Ils rêvent aussi de relier la zone au réseau de téléphonie mobile, actuellement inaccessible. Et même de construire un centre de données pour Google !

En ce vendredi matin, il fait gris à Schefferville. Les passagers du Tshiuéтин confient leurs valises au bagagiste, qui les place dans le wagon-cargo. Parmi ceux qui s'attardent sur le quai pour griller une dernière cigarette, Elizabeth Rosignol, 54 ans, explique «descendre» à Sept-Iles pour s'occuper de ses petits-enfants. La famille habite Schefferville, mais les a envoyés 600 kilomètres au sud chez une de leurs grand-mères, pour qu'ils aillent dans une meilleure école. Elizabeth s'y rend régulièrement pour prendre la relève. Une autre passagère a un rendez-vous médical «en ville». Il y a aussi quelques chasseurs de lièvres et de perdrix, en route vers leurs camps dans le bois. Et Sue, la jeune Innue rencontrée à l'aller, qui retourne à Sept-Iles en restant tout un hiver dans la taïga. Dans l'aube qui se lève, un coup de sifflet, un frottement métallique, le battement accéléré des roues sur les rails. Le «vent du nord» est reparti... vers le sud. ■

Agnès Gruda

GUIDE

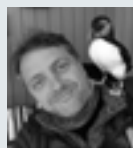
SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS



Ian Wilkins

Alert Bay, au nord de l'île de Vancouver : un lieu pour observer les baleines à bosse.

**AU ROYAUME DES GRANDS ESPACES
DES INDIENS DANS LES VILLES
À L'HÔTEL, AMBIANCE TIPI
TROIS LIVRES ET DU CINÉMA
UN FESTIN À LA TABLE DE LA NATURE
UN PÉRIPLÉ EN ETHNOLOGIE
POUR ORGANISER LE VOYAGE**



PAR SÉBASTIEN DESURMONT, ENVOYÉ SPÉCIAL

AU ROYAUME DES GRANDS ESPACES

OBSERVATION DES OURS, NUIT SOUS LES ÉTOILES, CÉRÉMONIE AUTOUR DU FEU SACRÉ, BALADE EN CANOË... QUAND LES INUITS, LES PREMIÈRES NATIONS ET LES MÉTIS OUVRENT LEUR TERRITOIRE.

COLOMBIE-BRITANNIQUE

ARCHIPEL DE BROUGHTON : AU PLUS PRÈS DE LA FAUNE SAUVAGE

1 Une journée en mer ou en forêt avec Mike Willie (qui nous a guidés lors de notre reportage dans l'Ouest canadien), c'est la garantie d'entrer en communion avec l'environnement sauvage du nord de l'île de Vancouver. Mike est l'un des représentants les plus respectés du peuple kwakwaka'wakw. Et un incomparable passeur d'histoires. Avec son agence Sea Wolf Adventures, il souhaite permettre aux visiteurs d'observer «avec des yeux d'autochtone» une nature à grand spectacle. De fait, il connaît les lieux comme sa poche, et avec lui ours, grizzlis, dauphins à ventre blanc, baleines à bosse et lions de mer sont toujours à portée de vue. seawolfadventures.ca

KAMLOOPS : CONTES AU FIL DE L'EAU

2 Avec sa tête d'ours posée à la proue, le long canoë ressemble à celui des westerns. On s'y croit ! Et on rame comme jadis sur la Thompson River en écou-

tant Frank Antoine, guide et talentueux conteur. Ses ancêtres, les Shuswaps, pêchaient le saumon sauvage dans cette rivière. moccasintrails.com

TELEGRAPH COVE : L'AVANT-POSTE DES PIONNIERS

3 Une quinzaine de baraques colorées sur pilotis, une marina aux pontons de bois délavés... Fondée en 1911, cette ancienne station télégraphique est un des villages côtiers les plus pittoresques de Colombie-Britannique. Ce qui en fait, en été, la seule destination touristique du coin. Mais pas d'inquiétude, il n'y a pas foule. Il y règne encore ce charme des bouts du monde où ne s'aventurent que des Davy Crockett venant pêcher ou chasser.

ÎLE CORMORANT : LE TERRITOIRE MYSTÉRIeux DES NAMGIS

4 Au premier abord, le lieu ne paie pas de mine, mais c'est ici que la tribu des Namgis (membre de la communauté kwakwaka'wakw) se mobilise depuis des décennies pour préserver ce qui reste de sa culture. L'approche se fait en ferry depuis Port McNeill,

dans le nord de l'île de Vancouver : quarante-cinq minutes d'une traversée frigorifiée, puis débarquement à Alert Bay, seul village de la petite île Cormorant (quatre kilomètres carrés). De hauts mâts totemiques – les plus beaux de la région – racontent l'histoire de la tribu. Mais le vrai trésor se cache au centre culturel U'mista («la délivrance») : des masques extraordinaires, des capes finement brodées, des instruments de musique... Des objets confisqués par la police en 1921, pendant la période d'interdiction des potlachs, et restitués à partir de 1988. Dernier conseil : dormir sur place, au Seine Boat Inn. Demander à Terri Lyn, la propriétaire de cette jolie demeure sur pilotis, la chambre la plus proche du rivage. Coucher du soleil inoubliable. bcferries.com ; seineboatinn.com ; alertbay.ca

KELOWNA : LA SAVEUR DES NOUVEAUX VINS INDIGÈNES

5 Avec plus de 120 exploitations, les ceps s'épanouissent dans tout le sud de la province, à l'intérieur des terres où le climat est plus sec. Arrêt prioritaire chez Robert et Bernice Louie. Ces descendants du peuple

okanagan revendiquent un «vin authentiquement indigène». Chez eux, respect des sols, vinification en douceur et spiritualité sont de rigueur. La production a reçu moult récompenses. Du domaine, la vue sur le lac Okanagan est magique. Il n'y a plus qu'à commander un verre de hee-hee-telkin («le cerf mystique des montagnes avec des grandes ramures»), un vin blanc fruité qui rend hommage aux racines millénaires du propriétaire.

indigenousworldwinery.com

HAIDA GWAII : L'ARCHIPEL DES SCULPTEURS

6 A Kay Llnagaay («la commune du lion de mer»), le centre culturel de la nation haida, implantée ici depuis 10 000 ans, est un incontournable pour qui fait le long voyage jusque dans l'archipel isolé de ce peuple de sculpteurs surdoués. En outre, ces îles sont un peu comme les Galápagos du Canada. Protégée par un parc national, la faune marine qui s'y épanouit est spectaculaire.

haidaheritagecentre.com

TAKAKAW FALLS : AU PIED DES CHUTES MERVEILLEUSES

7 Dans le parc national Yoho, inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, cette cascade tombe dans un fracas du diable du haut de ses 302 mètres. En langue cree, Takakkaw signifie «ceci est merveilleux». Et ce n'est pas usurpé. A voir également, cascades, ponts naturels et lacs étendus sur les contreforts des Rocheuses canadiennes, à la frontière de l'Alberta. ●●●



Paul Ziska

8 ALBERTA À JASPER, SUR L'ÉPINE DORSALE DU MONDE...

... C'est ainsi que les Cree définissaient les Rocheuses. Depuis le bourg de Jasper, rien ne vaut une exploration de ce massif avec Joe Urie, guide métis, sur la trace de la mégafaune des sommets : grizzlis, aigles, cerfs, loups... Une parfaite entrée en matière avant de se lancer en autonomie sur quelques-unes des plus splendides randonnées d'Amérique du Nord, comme le mythique Skyline Trail (quarante-cinq kilomètres, trois jours avec nuits en montagne). jaspertourcompany.com

TERRITOIRES DU NORD-OUEST

YELLOWKNIFE : DES SPECTACLES CÉLESTES

9 C'est ici que les volutes phosphorescentes des aurores boréales embrasent le mieux le ciel et le plus souvent au monde. En moyenne, 240 nuits par an, de la mi-août à la mi-avril. Il suffit de fuir les lueurs de la ville de Yellowknife, vers 19 heures, et de se poster sur les rives du grand lac des Esclaves. Bien se couvrir : on peut passer la nuit à admirer «les cieux qui dansent», comme disent les Dénés. On peut aussi s'installer sous les tipis du village d'Aurora et boire un thé chaud en attendant l'alerte. Puis, dehors, des sièges pivotants à 360° permettent de ne pas perdre une miette du grand show céleste. auroravillage.com

WOOD BUFFALO : LE REFUGE DES BISONS

10 A cheval sur la frontière avec l'Alberta, cette zone peu habitée est l'une des plus convoitées en raison de sa richesse en sables bitumineux. C'est pourtant sur ce territoire jadis partagé par les Cree, les Chipewyans et les Dénés que s'étend le plus vaste parc national du Canada. Sa superficie (44 807 kilomètres carrés) dépasse celle de la Suisse. Inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, il abrite les dernières hardes de bisons des bois. pc.gc.ca/fr/pn-np/nt/woodbuffalo

SASKATCHEWAN

WANUSKEWIN : LA MAGIE D'UNE VALLÉE

11 Au nord-est de Saskatoon, voici un immense ensemble archéologique (116 ha, 19 sites) qui raconte la vie d'il y a 6 000 ans. Traverser la grande plaine her-

beuse jusqu'à la superbe vallée d'Opimihaw. Cette dernière était un haut lieu spirituel pour les Cree, qui y chassaient le bison et y cueillaient les plantes médicinales. wanuskewin.com

MANITOBA

LAC WINNIPEG : TRANCHE DE VIE CHAMANIQUE !

12 A deux heures de route à peine au nord de la capitale du Manitoba, au cœur de ce lac grand comme trois fois la Corse, émerge une série d'îles formant le parc provincial d'Hecla-Grindstone. L'un des secrets les mieux gardés de la région. Des marais, des forêts, des eaux immobiles où observer la vie impassible des cerfs et des orignaux. Et d'innombrables possibilités pour loger en pleine nature. Fief de tribus autochtones, l'endroit était, dit-on, le rendez-vous des chamans. Comme on les comprend...

ONTARIO

MANITOULIN : POW-WOW SUR UNE FASCINANTE ÎLE LACUSTRE

13 Coup de cœur pour la plus grande île du monde située sur un lac (le lac Huron). Manitoulin fait dix-sept fois la taille de la ville de Venise. Eaux translucides, majestueuses montagnes, altièrres forêts de pins, rivages tapissés de quartz blanc et de granite... Fruit de la collaboration entre huit communautés, le Great Spirit Circle Trail propose du canoë, des nuits en tipi, des balades botaniques... Ici, on peut assister aux impressionnants pow-wow de la communauté wikwemikong ou aux représentations de la première troupe de théâtre autochtone du pays. circletrail.com; wikwemikong.ca; debaj.ca

NOUVEAU-BRUNSWICK

METEPENAGIAG : TRENTÉ SIÈCLES EN ARRIÈRE

14 Dans les années 1970, ce site au creux d'un méandre de la rivière Miramichi faillit disparaître sous les coups de pelleteuses. Mais Joe Augustin, de la communauté micmac, se souvint des récits de ses aïeux. Cela permit de dévoiler un tertre funéraire de 600 avant notre ère et un établissement vieux de trois mille ans. Ici, les autochtones pratiquaient la pêche, la chasse et la cueillette. Le parc historique de Metepenagiag protège désormais l'endroit. On vient y écouter les contes des temps lointains, se perdre sur les sentiers et découvrir une exposition interactive sur les trouvailles archéologiques. metpark.ca

QUÉBEC

NUNAVIK : LE GRAND NORD ABSOLU

15 Les jeunes guides de l'agence Aventures Inuit, membres des Nunavimmiuts, peuple du Nunavik, proposent des expéditions arctiques pour découvrir cette zone reculée. La grande migration de milliers de caribous, les ours polaires pêchant des ombles dans l'eau claire, les meutes de loups en pleine chasse... Ce voyage est simplement inoubliable. aventuresinuit.ca

MANAWAN : LA SAISON DU SUCRE

16 A l'arrivée des premiers colons au XVII^e siècle, la tradition du sirop d'érable était déjà bien établie. Au printemps (avril-mai), les Attikameks pratiquent toujours la collecte de ce nectar, à laquelle on peut participer. C'est aussi l'occasion de déguster une



Mike Grandmaison / Agéfotostock

17

GASPÉ : MICMACS ENTRE ANCIEN ET NOUVEAU MONDE

Un concentré d'histoire et de géographie. Au bout de cette péninsule balafnée par les vents, le paysage ne dit qu'une chose : «C'est la fin du monde», comme le suggère le nom original de Gespeg donné par les Indiens micmacs à la cité de Gaspé. En 1534, Jacques Cartier y planta pourtant une croix afin de signaler sa prise du... Nouveau Monde ! Deux civilisations, deux visions se confrontent au site d'interprétation de Gespeg. Passionnante visite guidée d'un campement d'été reconstitué, avec ses wigwams (cabanes), tel qu'il fut retrouvé vers 1670. micmacgespeg.ca

cuisine amérindienne des plus savoureuses à l'Auberge Manawan et de passer une nuit sous un tipi. voyageamerindiens.com

SUR LES RAILS, À BORD DU «VENT DU NORD»

18 A sept heures du matin, chaque lundi et jeudi, le Tshiuéti quitte Sept-Îles, sur le Saint-Laurent, pour rejoindre Schefferville, à 600 km au nord. C'est le premier train d'Amérique du Nord opéré par des autochtones [voir notre reportage]. Douze heures de trajet à travers la forêt

boréale et une expérience humaine unique sur un axe vital pour les communautés locales. A l'aller, choisir le côté gauche, le panorama sur la taïga est spectaculaire. 50€ l'AS. Tél +1 418 962 5530. tshiuéti.net

ESSIPIT : LE BON AIR DE LA CÔTE-NORD

19 Sur la rive nord du Saint-Laurent, la localité d'Essipit appartient aux Innus. Leur réserve est devenue une villégiature, mêlant culture et activités en plein air : observation des baleines ou

de l'ours noir, kayak de mer, pêche... De jolis chalets attendent l'apprenti trappeur pour des séjours au vert. vacancesessipit.com

MASHTEUATSH : AU MUSÉE DES INNUS

20 A neuf kilomètres de Roberval, la réserve des Innus du lac Saint-Jean abrite un petit musée très bien fait. C'est ici que se tiennent aussi des festivals fameux de danse, de drummers (tamboeurs) ou de contes et légendes. cultureilnu.ca



Les premiers habitants du Canada seraient arrivés il y a 16 000 ans, à la fin de la dernière période de glaciation. Venus d'Asie, ils auraient rejoint ce territoire vaste comme vingt fois la France en se servant de l'actuel détroit de Béring comme pont terrestre entre la Sibérie orientale et l'Alaska. Aujourd'hui, ils sont 1,4 million d'autochtones, soit 4,3 % de la population canadienne, répartis en trois groupes : les Premières Nations, qui représentent 60,8 % des autochtones, les Métis (32,3 %), et les Inuits (4,2 %).

DES INDIENS DANS LES VILLES

BONNE NOUVELLE, LES GRANDES MÉTROPOLIS AUSSI RENOUENT AVEC LEURS RACINES. SITES HISTORIQUES, LIEUX DE MÉMOIRES, MUSÉES, BONNES TABLES, JARDINS PLANTÉS DE TOTEMS... TOUR D'HORIZON.

TORONTO

LA WILD FOOD D'UN ALGONQUIN

1 Dans la capitale gastronomique du Canada, cette adresse divise : soit elle fait fureur soit elle provoque les fureurs... La raison de cette dissension ? Ku'Kum Kitchen met du phoque à sa carte. Passé ce préambule, le chef Joseph Shwana, un Algonquin de l'île Manitoulin, excelle avec des recettes brutes issues du terroir. Des exemples ? Le gravlax de venaison, la soupe de maïs au bouillon d'os de bison et le sorbet à l'aiguille de pin qui font l'unanimité.
Env 50 €. kukum-kitchen.com

VANCOUVER

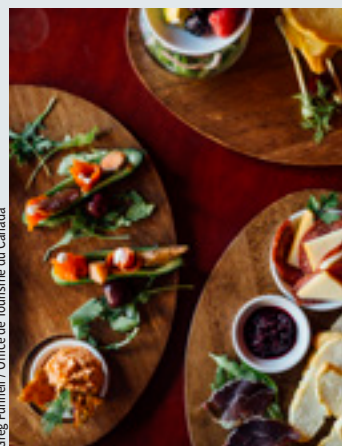
SOUS LE SABLE SOUFFLE L'HISTOIRE

2 De toutes les plages bordant la ville, celles des Spanish Banks («rives espagnoles») ont une saveur particulière. C'est probablement ici, à la fin du XVI^e siècle, que des explorateurs espagnols nouèrent le premier contact avec des autochtones. Deux siècles plus tard, le Britannique George Vancouver accosta à son tour sur cette grève sablon-

neuse. Aujourd'hui, le sable blond des «Spanish» offre une vue imprenable sur l'impressionnante skyline de Vancouver.

CHEZ L'AMBASSADRICE DU SAUMON ET DES PAINS «BANNIQUES»

3 Inez Cook, une Nuxalk, a ouvert en 2010 Salmon n' Bannock «parce qu'il n'y avait pas une seule ambassade de la cuisine autochtone à Vancouver». Dans notre assiette, un saumon sauvage parfaitement cuit, un ragoût de bison qui avait mijoté vingt-quatre heures, une fricassée d'oolichan (petits poissons fumés) et, surprise



Greg Eumell / Office de Tourisme du Canada

du chef, du lion de mer rissolé. Le tout accompagné de l'indispensable bannock (pain traditionnel plat) et de vins amérindiens du sud de la Colombie-Britannique.
Env. 40 €, réservation indispensable. salmonandbannock.net

CHEZ LE PICASSO DES HAIDA GWAI

4 Peintures, bijoux mais surtout sculptures, les pièces exposées à la Bill Reid Gallery of North Coast Art racontent l'art du peuple haida, dont l'audace égale celle d'un Picasso, disait l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. Parmi ces artistes, l'immense Bill Reid (mort en 1998). Vendues à prix d'or dans des galeries à l'étranger, ses sculptures recèlent une énergie folle. billreidgallery.ca

CONVERSATION AVEC LES ARBRES

5 C'est un havre de nature de 404 hectares. Au Stanley Park, coiffés de leur chapeau de paille conique, les guides shishalh et squamish de l'agence Talaysay Tour n'ont pas leur pareil pour faire oublier la mégalopole de Vancouver tout autour. Avec eux, les totems revivent et les 150 000 arbres sont les acteurs d'un sys-



Philippe Renault / hennis.fr

7 QUÉBEC CHEZ LES HURONS DE WENDAKE

A première vue, rien ne distingue la localité de Wendake du reste de la banlieue de Québec. C'est pourtant une réserve administrée par les Hurons-Wendat. S'y trouvent un hôtel-musée sur le thème des Premières Nations et une «maison longue» en bois, où l'on peut passer la nuit autour d'un feu. Pour les familles, direction Onhoüa Chetek8e, un site traditionnel huron avec son village reconstitué, à parcourir en compagnie d'un guide-conteur. huron-wendat.qc.ca

tème de croyances qui fait d'eux des êtres bien vivants !
25 € la visite de 1 h 30. talaysay.com

GATINEAU

LA VITRINE D'UN PEUPLE EN RÉCONCILIATION

6 Le Musée canadien de l'histoire est un symbole de concorde. Des archives, des objets usuels, des photos, des maisons reconstituées et la plus grande collection de totems du pays. Une merveille pour comprendre la problématique autochtone. Bref, visite incontournable à Gatineau,

quatrième ville du Québec, juste en face d'Ottawa, située sur l'autre rive de la rivière des Outaouais.
Entrée : 13 €. museedelhistoire.ca

QUÉBEC

AUX PIEDS, LES RAQUETTES DU GROS-LOUIS

8 Les habitants ont une tendance particulière pour le magasin Gros-Louis. Ses rayonnages rejouent le mythe éternel du pionnier parti à l'assaut du Grand Nord : ici, on fait dans la raquette à neige depuis 1939. Modèles sportifs en aluminium ou

plus décoratifs, en frêne et babiche (corde faite avec des lanières de cuir de wapiti ou de cerf). Pour les candidats au total look, on vend des mocassins en peau et des manteaux à franges.
raquettesgroslois.com

WINNIPEG

LES GRANDS MUSÉES DES FIERTÉS AUTOCHTONES

9 Etrange soucoupe spatiale que le Musée canadien pour les droits de la personne. Un remarquable parcours scénographique

●●● graphique mêle rappels des textes fondamentaux et témoignages intimes de victimes de ségrégation à travers la planète. Un étage entier concerne les Premières Nations. Autre institution majeure : la géniale WAG (Winnipeg Art Gallery). Des choix pointus, une place donnée à la scène *arty* autochtone et la plus importante collection d'art inuit contemporain au monde (13 000 pièces). Dernière escale : le musée de Saint-Boniface, ancien couvent consacré à l'histoire de la nation métisse.

ITINÉRAIRE AVERTI À TRAVERS LE FRENCH QUARTER

10 La plus ancienne communauté francophone de l'Ouest canadien est implantée à Winnipeg, dans le quartier de Saint-Boniface. C'est là le cœur vivant de la communauté métisse, issue des premiers colons français. On aime le charme suranné de ce coin de Winnipeg, avec sa librairie, sa boulangerie, son marchand de fromage et même une magnifique cathédrale.
ccfm.mb.ca



Mark Peterson / Redux

11 L'ART URBAIN DU VIEUX CENTRE

Les peintures murales de Winnipeg comptent parmi les plus belles d'Amérique du Nord. D'autant qu'elles animent principalement l'Exchange District, ce quartier du négoce doté d'une architecture des années 1900. On peut trouver une carte interactive des œuvres sur le site themuralsowinnipeg.com. Des visites guidées au départ de l'Old Market Square sont organisées entre mai et fin août. exchangedistrict.org

BISON BIEN AFFÛTÉ À L'HEURE DU LUNCH

12 On vient pour le burger de bison. On revient pour les tacos «danse du soleil» ou le brochet des lacs. Le Feast Cafe Bistro, pharmacie transformée en brasserie, est l'idée de la propriétaire Christa Bruneau-Guenther, d'origine péguis. En cuisine et en salle officient des employés issus des zones les plus pauvres de la ville. Une adresse formidable.

Env. 20 €. feastcafebistro.com

MONTRÉAL

SUR LA ROUTE DES POW-WOW

13 De juin à septembre, c'est la pleine saison de ces fêtes indiennes qui mettent à l'honneur musique et danse. *Calendrier des pow-wow sur tourismeautochtone.com*

LE POIDS DES PLUMES

14 Fondé en 1921, le musée McCord accueille la collection ethnographique accumulée par un avocat, David Ross McCord, né en 1844. Autour de coiffes colorées et de carquois brodés, il explore l'importance du vêtement dans l'identité des Premières Nations, des Inuits et des Métis.

Entrée : 13 €. musee-mccord.qc.ca

IL ÉTAIT UNE FOIS UN TOTEM DANS L'OUEST

15 En balade dans le parc Jean-Drapeau ? Passez par les îlots du Saint-Laurent. Là, ne manquez pas le grand mât sculpté. Une superbe pièce de l'art kwakwaka'wakw [voir notre reportage]. Le seul témoignage restant du pavillon des Indiens du Canada de l'Expo universelle de 1967. Ce totem de 21 mètres se lit de haut en bas. Il est comme la carte d'identité du clan et de ses alliances.

À L'HÔTEL, AMBIANCE TIPI

C'EST TENDANCE ET DÉPAYSANT : DORMIR CHEZ LES PREMIÈRES NATIONS. EXPLICATIONS ET BONNES ADRESSES.



Philippe Renaud / Hémis.fr

- ➊ **À QUÉBEC**, escale à l'hôtel-musée Premières Nations. Un modèle. Fondé en 2008 dans le quartier de Wendake, sur le territoire des Hurons-Wendat, ce bâtiment contemporain mais inspiré de l'habitat de jadis est directement connecté au musée local. En plus des chambres modernes, on peut choisir de dormir dans une *big house* traditionnelle après avoir écouté des légendes contées par un «gardien du feu». A partir de 100 €/nuit, hotelpremieresnations.com
- ➋ **À PORT HARDY**, dans le nord de l'île de Vancouver (Colombie-Britannique), le Kwa'lilas Hotel est l'une des meilleures adresses du secteur. Sur les murs, des masques aux couleurs vives. Dans un coin, un feu qui crépite, des fauteuils couverts de peaux de bête. A la réception, une employée - longue tresse et bras tatoués de motifs ésotériques - vous salue dans une langue inconnue... A partir de 120 €/nuit. kwalilashotel.ca
- ➌ **À VANCOUVER**, l'excellent Skwachàys Lodge va même plus loin : une partie des revenus tirés des dix-huit chambres, toutes différentes, permet de financer une résidence pour artistes autochtones, en sous-sol. La réception ressemble à une petite galerie d'art et d'artisanat. A partir de 150 €/nuit, skwachays.com

TROIS LIVRES ET DU CINÉMA

AVANT DE PARTIR OU AU RETOUR, NOTRE SÉLECTION CULTURELLE POUR ABORDER LE PAYS AUTREMENT.

LES VENTS DE VANCOUVER

Ce récit file le long du littoral de la Colombie-Britannique, où vivent les tribus autochtones. L'écrivain voyageur Kenneth White, ami de Nicolas Bouvier, était déjà l'auteur d'un texte sur la côte est, son chef-d'œuvre, *la Route Bleue* (1983, prix Médicis étranger), entre Montréal et le Labrador.

Par Kenneth White, éd. Les Mots et le Reste, 17 €.



CANTIQUES DES PLAINES

La narratrice s'adresse à son grand-père qui a mené la rude conquête de l'Ouest dans les plaines de l'Alberta. On est transporté par ces souvenirs d'enfance où transpirent le mal-être indien et l'étroitesse d'esprit de Blancs perdus dans l'immensité des Prairies. Par Nancy Houston, éd. Babel, 7,60 €.

LA VOIE DES MASQUES

L'anthropologue Claude Lévi-Strauss se passionna pour les masques indiens. Des pages magnifiques, notamment sur les Kwakwaka'wakw chez qui GEO est retourné enquêter. *Œuvres*, de Claude Lévi-Strauss, éd. la Pléiade, 74 €.

LE CINÉMA AUTOCHTONE EN LIGNE

Une mine d'or. L'office national du film du Canada propose un accès libre à un catalogue de films et documentaires de cinéastes autochtones. A voir en complément de notre enquête sur la difficile réconciliation du Canada avec ses premiers habitants, le document d'Alanis Obomsawin, Américano-Québécoise d'origine abénaquise : *le Peuple de la rivière Kattawapiskak* (2012). onf.ca/cinema-autochtone



WINNIPEG MON AMOUR

Sur fond de frimas et de crissements de rails, c'est un drôle d'hommage du réalisateur à sa ville natale. Une ville de polar, de somnambules et de poivrots, capitale américaine de l'occultisme à la légende trouble... A voir avant d'explorer cette mégapole décidément à part. De Guy Maddin, 80 min, 22 €

Aazertyui ze zertyui enryui enryuiop

UN FESTIN À LA TABLE DE LA NATURE

LA CUISINE AUTOCHTONE VARIE EN FONCTION DES PROVINCES ET DES TRADITIONS DE CHAQUE PEUPLE. MAIS PARTOUT, ELLE A LE GOÛT BRUT DES GRANDS ESPACES.

⊗ MER ET RIVIÈRE, TOUT EST BON

La senteur typique des maisons est celle de l'huile de poisson. Dans cet onguent au goût âcre qui rebute souvent les non-initiés, on trempe à peu près tout : flétan, omble des lacs, lion de mer, moule géante, etc. Au cœur des récits oraux et de la pratique du potlatch (festin), le saumon sauvage du Pacifique, cuit entier au feu de bois, est le mets de choix de la côte ouest. Il fait l'objet d'un âpre combat pour sa défense car les élevages industriels menacent gravement son écosystème.

⊗ JAMAIS SANS MON BANNOCK

Simple mélange de farine, de levure, d'eau et de sel, ce pain est central dans l'alimentation. «C'est ce qu'on mange quand on n'a rien à manger», détaille Christa Bruneau-Guenther, du Feast Café Bistro à Winnipeg. «Pas de panique, mange du bannock», dit-on pour détendre l'atmosphère.

⊗ ARÔMES NATURELS

Dans les régions reculées, la cueillette est une seconde nature. Herbes aromatiques, champignons, mais surtout baies sauvages qui, une fois réduites en compote, forment un condiment à tartiner sur son bannock (pain) ou pour accompagner une viande. Au Québec, vous n'échapperez pas au thé du Labrador, réalisé avec une petite plante verte (*Rhododendron groenlandicum*) récoltée au début de l'été. Un bon remontant. Les anciens la fumaient, dit-on, dans le calumet de la paix.

⊗ DU BISON BIEN MIJOTÉ

Le steak des Prairies figure aux menus depuis des millénaires. Certains clans pratiquent encore tout un rituel d'hommages au bison pour le remercier d'être une ressource. Les parties tendres finissent en burger. Pour le reste, la bête est aussi coriace que goûteuse. «Il faut une cuisson lente, un peu à la manière d'un bœuf bourguignon», conseille Inez Cook, restauratrice à Vancouver. Dans les provinces du Nord et de l'Est, les grands cervidés (cerf, wapiti, orignal) sont aussi régulièrement cuisinés.

⊗ L'EAU PURE DU VÉNÉRABLE ÉRABLE

On dit que c'est en observant un écureuil boire à même le tronc que le premier autochtone, il y a plusieurs siècles, eut l'idée de collecter le nectar de l'érable et de le faire bouillir pour en faire du sirop. Aujourd'hui, 13 500 acériculteurs se chargent de la récolte au printemps. Il faut 40 litres d'eau d'érable pour faire un litre de sirop. Attention aux faux. Le vrai est marqué 100 % naturel et pur.



UN PÉRIPLE EN ETHNOLOGIE

NOTRE COUP DE CŒUR À VANCOUVER ? LE MUSÉE D'ANTHROPOLOGIE OU MOA. UN ANTRE FASCINANT, UN CHOC ARTISTIQUE.



Douglas Williams / Agéofotostock

Pour les anthropologues, le MOA est un laboratoire exemplaire de leur discipline. Pour le public, c'est le lieu de l'émerveillement. **Un bâtiment magnifique.** Imaginé en 1976 par l'architecte canadien Arthur C. Erickson, l'édifice est noyé dans le havre de verdure du quartier de l'université de Colombie-Britannique, à 30 minutes du centre-ville. En verre et béton, la structure rectangulaire s'inspire des maisons longues traditionnelles qui servent encore aux rassemblements. **Des artistes surdoués.** Dès l'entrée, on chemine au milieu de piliers sculptés de visages étranges et de têtes d'animaux impressionnantes, œuvres des Salish, Kwakwaka'wakw et Haidas. De nombreuses pièces évoquent les potlatches, festins cérémoniels au cours desquels les participants échangent des cadeaux : pirogues, instruments de musique, manteaux... **Les salles multiversity.** Elles rassemblent 16 000 objets du quotidien collectés depuis deux siècles ! Ces espaces un peu sombres donnent l'impression de déambuler dans les réserves du musée. Par endroits, le visiteur doit ouvrir lui-même vitrines et tiroirs pour admirer des capes, des coiffes, des pipes, des pagaies, des paniers tressés. *Ouvert tj, sauf lun. Entrée : 12 €.* moa.ubc.ca

POUR ORGANISER LE VOYAGE

LES INFORMATIONS CLÉS, LES DATES DES MIGRATIONS DES BALEINES OU CELLES DES FESTIVALS AUTOCHTONES...

QUAND PARTIR ?

➔ Pour une immersion dans la nature

Orques et grizzlis : de juin à octobre, en Colombie-Britannique. Baleines : de la mi-mai à début octobre, au large du Québec. Aurores boréales : de janvier à mars, à Churchill (Manitoba).

➔ Pour s'imprégner des cultures autochtones

15-19 mai 2019 : Musique et arts au festival Manito Ahbee. *Winnipeg (Manitoba).* manitoahbee.com

14-16 juin 2019 : Hip-hop, électro, folk, rock, blues et artistes du monde entier à la Semaine de la musique autochtone. *Winnipeg (Manitoba).* sakihiwe.ca

28 juin-1^{er} juillet 2019 : Musique, danse, cirque, et contes inuits au festival des Arts alianait. *Iqaluit (Nunavut).* alianait.ca

28 juin-4 juillet 2019 : Arts et cultures des Premières Nations du Yukon au festival culturel Adäk. *Whitehorse (Yukon).* adakafestival.ca

1^{er}-4 août 2019 : Musiciens, danseurs, conteurs, rappeurs et Aînés jouant au tambour au festival Innu Nikamu. *Mani-Utenam (Québec).* innunikamu.ca

6-14 août 2019 : Musique, danse, films, art et poésie des onze Premières Nations du Québec au festival Présence autochtone. *Montréal (Québec).* presenceautochtone.ca/fr

OÙ SE RENSEIGNER ?

➔ L'Association touristique autochtone du Canada (Atac), qui nous a aidés à réaliser ce dossier, anime un site Web qui fourmille d'idées. Voir la carte des expériences autochtones. indigenoustourism.ca/fr

➔ L'Atac permet de réserver des excursions et hébergements via le site indigenoucanada.travel

➔ Pour l'ensemble du Canada, rendez-vous sur le site de notre partenaire Destination Canada : cafr-keepexploring.canada.travel